ᵉ ANNEE (7ᵉ SÉRIE) N° 6 6 FEVRIER 1958

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

auserie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

O Oriens. — II. Voyage vers la Lune. — III. Voyage vers Mars. — IV. Mirages troublants et autres mondes. — V. L'homme de Néanderthal. — VI. La crise de la Pharmacie en France. — VII. Le génie militaire de Napoléon. — VIII. Illuminisme napoléonien. — IX. Le centenaire de César de Bus. — X. Saint Malachie. — XI. A Formose.

I
O Oriens

Parmi ces magnifiques antiennes que nous appe-ns les grandes O, se trouve celle qui commence r ces mots adressés à Notre-Seigneur : *O Oriens* : O Soleil levant »... La revue *Nouvelles de Chré-enté* a consacré un numéro spécial d'une richesse re à cette antienne, le 26 décembre 1957, avec curieuses illustrations. L'idée essentielle de l'en-mble est le symbolisme solaire dans la religion rétienne. Jésus lui-même a proclamé : « Je suis Lumière du Monde ». Ce que le soleil visible est la terre, à la vie, à tout ce qui nous entoure, st-à-dire source de lumière et de chaleur, et urce de toutes sortes de forces magnétiques ou tres, tout cela le Christ, dans un ordre supérieur, st pour les âmes. Il n'y a rien de plus merveil-x dans la création que cette correspondance étage à etage, de degré à degré, du monde maté-l au monde spirituel, qui est à la base même *symbolisme*. La revue *Nouvelles de Chrétienté* it de très près, dans son exposé un livre qui nt de paraître aux Editions du Cerf, avec le re « *La Manifestation du Seigneur* » par le P. dom Lemarié, bénédictin de Kergornan.

En premier lieu, il faut considérer les Fêtes litur-ues et le Symbolisme solaire. En second lieu, n n'est plus intéressant que de constater l'éton-t emploi du symbolisme solaire dans l'art chré-n et avant tout dans l'architecture et dans la nstruction orientée des églises. Malheureusement, a dans les pages consacrées à ces deux points t de choses, tant de détails précis et savoureux, r la plupart très peu connus, que nous ne pou-s ici que les signaler sommairement. Disons seu-nent que notre auteur se prononce fortement tre la « messe face au peuple ». D'après lui, célébrer la messe face au peuple, au centre de la cathédrale, c'est faire dévier le sens de l'édifice merveilleux. » Et il s'explique en ces termes :

« ... Maintenant, avec l'intention louable de mettre la liturgie à la portée du peuple, on arrive à en faire un enseignement alors que c'est une prière. La messe face au peuple, c'est la messe spectacle ou la messe enseignement, mais non plus le *Mysterium fidei*. Alors qu'il convient d'enseigner, de siéger, de juger à cet endroit, il ne convient pas normalement d'y célébrer la liturgie. C'est mentir au symbolisme de toute l'église ; c'est un non-sens qui « désoriente » toute la pensée chrétienne et détruit, symboliquement parlant, toute l'économie du Corps mystique, dont la tête, le Christ, et à sa suite la hiérarchie sacrée, conduisent le peuple en marche vers le ciel, le peuple en ordre monarchique, le peuple en prière vers l'Orient spirituel et son image, l'Orient naturel. »

Une des parties les plus importantes du numéro que nous décrivons est la troisième qui est tout entière consacrée aux textes liturgiques et patristiques consacrés à cette question : Jésus-Christ, Soleil de l'univers des âmes, Jésus-Christ à qui nous chantons : *Tu Lumen et Splendor Patris*, ou encore *Lumen de Lumine*, dans le « Credo ». Il y a dans ces textes de véritables richesses. Que Noël ait été fixé au solstice d'hiver, c'est-à-dire à la charnière de la remontée du soleil, n'est pas chose indifférente. Ce symbolisme a été célébré avec enthousiasme, dans les diverses liturgies et dans les sermons et homélies des Pères. On nous en fournit des preuves très nombreuses.

« Ainsi donc, conclurons-nous avec dom Lemarié, selon le témoignage des Pères, il existait une mystérieuse affinité entre l'événement cosmique du solstice d'hiver et le mystère de la Nativité du Seigneur, affinité que l'Eglise, guidée par l'Esprit, ne pouvait pas ne pas percevoir et qu'elle a consacrée. »

Tout se résume en cette antienne du troisième jour dans l'octave de l'Epiphanie :

« Lumière de Lumière, tu es apparu, ô Christ, toi à qui les Mages offrent leurs présents, Alleluia, Alleluia, Alleluia ! »

Il est évident que les deux grandes fêtes de Noël et de l'Epiphanie se complètent mutuellement. Le fait qu'à la troisième messe de Noël on emprunte l'Evangile de l'Epiphanie, pour finir, en est une preuve suffisante. Or, ces deux fêtes pourraient s'appeler « Fêtes de lumière ». Historiquement, ces deux solennités sont la christianisation des fêtes solaires qui étaient devenues si populaires dans le syncrétisme païen des IIIᵉ et IVᵉ siècles. Ce fut par un instinct infaillible que l'Eglise remplaça par la fête du Christ, Soleil de justice et vraie Lumière, les festivités du *Sol invictus* et des cultes orientaux qui marquaient le solstice d'hiver.

Nos fêtes de Noël et de l'Epiphanie « sont une joyeuse acclamation au lever de l'Orient véritable qui vient illuminer tous ceux qui étaient assis dans les ténèbres, apportant ainsi la joie au monde. » Ce sont par là même des « fêtes de gloire ». Avec saint Jean, nous pouvons dire : *vidimus gloriam ejus.* Si nous sommes devenus moins sensibles à ces symbolismes que nos ancêtres chrétiens, cela vient de ce que nous avons en grande partie perdu le sens profond de la liturgie. S'il existe, en ce moment, un renouveau liturgique, il importe qu'il ne soit pas seulement en surface, ni laissé aux commentaires fantaisistes de prédicateurs ignorant les vénérables traditions de cette liturgie même ! La liturgie ne prend toute sa signification que si on cherche à comprendre les symbolismes profonds sur lesquels les siècles chrétiens l'ont construite.

« Lorsque l'Eglise antique assuma, dans sa catéchèse, et dans le culte, tout ce que comportaient d'intuitions exactes les religions solaires helléniques, elle eut conscience de traduire d'une façon adéquate et accessible aux esprits les moins cultivés, la réalité transcendante du don divin annoncé par les Prophètes et manifesté dans l'histoire. »

L'homme est fait de corps et d'âme. C'est par les sens que commence l'illumination progressive de l'esprit. Rien n'entre dans l'esprit qui n'ait passé par les sens. De là, cette nécessité du symbolisme. La liturgie a compris cette exigence de notre nature. Elle nous parle au moyen de symboles. Elle fait appel à l'intuition au moins autant qu'au raisonnement. Elle est une poésie en même temps qu'une théologie. Le plus humble des humains est sensible à la lumière du jour et sait l'importance du soleil dans la vie quotidienne. Bâtir une partie notable — peut-être même la totalité — de la liturgie sur cette équivalence : le Christ, Lumière du monde, était une idée magnifique et on ne saurait trop la creuser et la méditer.

« Si la liturgie et l'art instruisent et éduquent, ils ne le font point à la manière précise de l'ascèse, du catéchisme et de la théologie; leur procédé est essentiellement poétique et imagé ; c'est ce qui en fait l'attirance et la beauté. » Ce fut la plus belle inspiration de l'Eglise d'avoir compris tout ce qu'il y avait de populaire, de simple, d'universel, de profondément et éternellement humain, dans cette méthode d'instruction et d'éducation, par la liturgie.

Nous pouvons conclure avec notre article que « le thème de la Lumière, avec toutes ses harmoniques, apparaît bien comme un des aspects majeurs de notre trésor ecclésial ». Ce n'est pas le seul évidemment. Il n'est en quelque sorte qu'un support, un soubassement, pour notre enseignement doctrinal, mais il ne doit pas être négligé et encore moins abandonné. Il fait partie de nos traditions les plus vénérables et les plus précieuses.

II
Voyage vers la Lune

Pendant que nous enserrons la planète du réseau de nos prières et de nos adorations liturgiques, sous le signe du « Soleil des Ames », qui est le Christ, il est beaucoup d'humains qui se préoccupent de ce qu'il y a en dehors de la planète. Les Spoutniks ont tourné les cervelles. Il n'est plu[s] question que de voyages dans la lune, et mieu[x] encore, de voyages interplanétaires. D'avance on s[e] demande ce qu'on y trouvera ! *L'Osservatore dell[a] Domenica,* toujours magnifiquement illustré, se po[se] dans son n° du 21 décembre 1957, la question « *Comment vivra-t-on dans la Lune ?* » L'articl[e] est signé Francesco d'Andrea. Il est plutôt désen[-] chanté.

« Ce que la lune, dit-il, réserve à ses premiers expl[o-] rateurs n'est donc pas, en substance, très réjouissant. »

Le meilleur résultat qu'on puisse espérer d[e] spéculations lunaires est de détourner les homme[s] des querelles terrestres et de contribuer ainsi [à] éviter la guerre. A peu près même conclusion d'U[go] Maraldi, dans *Orizzonti* du 15 décembre, sous [ce] titre : « *On n'a pas encore inauguré la diligenc[e] pour la Lune.* »

« L'aventure balistique de notre temps, écrit-il, fini[ra] par un déluge de missiles intercontinentaux, ou bien — espérons-le et avec tous souhaitons-le — se poursuiv[ra] par une série d'explorations et de merveilleuses co[n-] quêtes dans les espaces célestes. »

Il fait justement observer toutefois que pour all[er] dans la plus proche étoile — *alpha* du Centaure — à raison de 10 km-seconde ou 36.000 à l'heure, [il] faudrait environ 130.000 ans !

Mais venons-en aux revues scientifiques propr[e-] ment dites. Voici d'abord *Science et Avenir* [de] janvier 1958, qui s'intitule hardiment : *Numé[ro] spécial de l'an 1 de l'Astronautique.* Il est to[ut] entier consacré aux problèmes des voyages inte[r-] planétaires. On y étudie les propulseurs nouveau[x,] les fusées utilisant ces propulseurs, les vols bali[s-] tiques, et surtout on pose la question capitale : *L'Homme trouvera-t-il d'autres mondes habités ?* Ce dernier article, le seul malheureusement q[ue] nous puissions résumer ici — alors que tous s[e-] raient intéressants — est signé Henri Delancet.

Disons tout de suite que, parmi les planètes [et] astéroïdes, qui tournent, comme la Terre, auto[ur] du Soleil, il en est peu qui puissent mériter not[re] visite. L'astéroïde le plus intéressant, comme pos[te] d'observation, serait Icare, planète minuscule q[ui] n'a que 1.400 m. de diamètre, mais qui a une orbi[te] très étendue et qui nous ferait voir beaucoup [de] choses, si nous montions dessus. Malheureusemen[t] il passe si près du soleil, que nous risquerio[ns] d'être grillés quand il en serait à ce point de s[on] parcours. Les autres planètes sont des « mond[es] bien inhospitaliers ». Mercure présente toujours [la] même face au soleil, en sorte qu'il a 350° de ch[a-] leur sur cette face, et probablement — 273° sur [la] face opposée. Vénus est pour nous « la belle i[n-] connue ». Elle a une atmosphère, mais dense [et] opaque probablement saturée de poussières sa[ns] oxygène et contenant en abondance des gaz carb[o-] niques. Rien de bien favorable à la vie ! L'énor[me] Jupiter est très froid, environ — 140° et, cho[se] plus grave, possède une atmosphère empoisonn[ée,] composée de méthane et d'ammoniac. Saturne, av[ec] son séduisant anneau, est plus beau de loin q[ue] de près. Il semble bien, comme Jupiter, baig[ner] dans une atmosphère irrespirable pour nous, f[or-] mée de vapeurs lourdes de méthane et d'ammoni[ac.] Ne parlons pas de la lointaine planète Uranus,

de Neptune, encore moins de Pluton, dont nous ignorons tout. Resterait Mars. Nous y reviendrons dans un instant.

Mais il faut bien parler de la lune. Notre auteur la définit : « Empire de la poussière ». Elle est relativement proche : 385.000 km. en moyenne, contre 60 millions pour aller dans Mars, au minimum. C'est l'excursion « pour débutant ». Sa masse est 81 fois plus petite que celle de la terre, son attraction vaut 1/6e de la nôtre. Un homme de 72 kilos chez nous pèserait, dans la lune, 12 kilos. Sa température varie brusquement de + 15 le jour à — 100 la nuit. On croit cependant qu'à une certaine profondeur, ces chiffres sont de + 30 le jour et — 75 la nuit. C'est qu'il y a sur la surface une couche de cendre ou de poussière incroyable. D'où vient-elle ? De l'action incessante des radiations solaires. Celles-ci ne sont arrêtées par aucun écran atmosphérique. Le bombardement des photons, ultra-violets et des rayons X solaires, attaque donc la structure cristalline des roches. Sous cette action continue et implacable, certains matériaux se désagrègent entièrement. Par suite de la faible pesanteur qui règne sur la Lune, cette poussière glisse dans les creux qu'elle comble. Les « mers » lunaires sont des océans de poussière. La radio-astronomie a cependant démontré, à une date toute récente, à Cambridge, qu'il doit exister une infime atmosphère lunaire, car les ondes hertziennes perçues par les antennes de la radio-astronomie, ne cessent pas brusquement, lorsque la lune fait écran, mais avec une légère décroissance progressive. Mais on a calculé que, au niveau du sol lunaire, où elle est maxima, cette atmosphère lunaire n'aurait comme pression qu'un cinqième de trillonnième, soit 5.000 milliards de moins que l'atmosphère terrestre au niveau de la mer ! On peut admettre que des gaz tels que l'oxygène et l'azote, qui forment notre atmosphère, sont absents de celle de la lune. Peut-être y a-t-il des atomes de sodium, magnésium, aluminium, mélangés aux fines poussières recouvrant le sol, en sorte qu'il n'existe pas de solution de continuité entre « l'atmosphère » lunaire et le sol. De là l'impossibilité de percevoir cette « atmosphère » par le spectroscope.

Tout cela est cependant si étrange que l'auteur de l'article inspiré par la pure curiosité scientifique, n'hésite pas à écrire :

> « Les problèmes posés par la lune justifient donc amplement le voyage. »

Mais il estime également qu'il serait plus prudent de commencer par envoyer sur la surface de la Lune une bombe H de fort calibre, qui pénétrerait profondément dans la poussière lunaire. avant d'exploser. Il pense que l'explosion alors produite soulèverait un immense nuage de poussière, qui serait intéressant à observer, et peut-être même ferait sauter en l'air, si l'on peut dire, des fragments de roche lunaire, qui, mal retenus par la faible puissance attractive du satellite, retomberaient sur la terre, en pluie de météores qu'on pourrait étudier à loisir !

> « Quelle aubaine, écrit l'auteur, pour les minéralogistes ! Mais rien de ce qui viendra de la lune, ne sera jamais aussi attrayant, pour le public, que le moindre témoignage sur les si excitants mystères de la planète Mars... »

III

Voyage vers Mars

En somme, plus que la Lune, par laquelle on commencera peut-être, mais qui nous réserve bien des désillusions, ce serait Mars qui attirerait les astronautes. L'article que nous venons d'analyser en parle avec prédilection et nous allons y revenir. Mais signalons auparavant, dans *Science et Vie* de janvier 1958, sous la signature de Jean Vincent, un article intitulé : « *Une Certitude : bientôt les hommes quitteront la Terre* ». Et en sous-titre :

> « Irons-nous dans la lune, dans les planètes ? Sûrement. Des forces profondes poussent l'homme à reculer sans cesse ses horizons : la soif du merveilleux et la curiosité. La science moderne est au service de ces forces. Et paradoxalement, elle trouve le moyen d'aboutir dans la folie des hommes, dont les armes nouvelles deviennent des astronefs. »

Cela veut dire que de la course aux armements, on en est venu à la course à la Lune ! Les Spoutniks ont ouvert la voie. Les Américains, d'abord angoissés et déçus par les progrès des Russes, s'écient en chœur : « *Shoot the moon, Ike :* Feu sur la Lune, Ike ! » La guerre nucléaire, trop dangereuse, va dériver en guerre pour la Lune. On prépare les fusées pour la Lune, mais avec la ferme résolution de pousser jusqu'à Mars. Comme *Science et Avenir*, la revue *Science et Vie* estime que le voyage vers Mars est beaucoup plus intéressant que celui qui conduit à la Lune. Bien mieux, une gravure remplissant deux pages contiguës, fait voir les explorateurs de Mars, avec cette légende :

« La première fusée vient de se poser sur Mars ».

Et en voici le commentaire :

> « Cette illustration a été réalisée d'après des données rigoureusement scientifiques : scaphandres souples pour basses pressions atmosphériques, sol poussiéreux, végétation basse, granuleuse, qu'un aéronaute laisse filer entre ses gants. »

On a fait les premières expériences sur la possibilité de la vie sur Mars. On a fait vivre des microbes dans les conditions atmosphériques de Mars : azote, un peu de gaz carbonique, températures de — 20° la nuit, moyennes le jour. Les bactéries servant de cobayes ont été recueillies sur les pentes du mont Mac Kinley, dans l'Etat de Washington et dans le désert de l'Arizona. Ces bactéries ont survécu et on conclut que la vie est possible sur Mars.

On trouve une conclusion identique dans l'article de *Science et Avenir* signalé plus haut, Sans doute l'atmosphère martienne ne contient qu'une infime proportion d'oxygène et deux fois plus d'acide carbonique que la nôtre, avec relativement peu de vapeur d'eau. Ce dernier fait explique la brusque chute de température qui se produit chaque soir, car la vapeur d'eau dans l'atmosphère terrestre, joue le rôle d'écran pour empêcher l'évasion de la chaleur pendant la nuit.

On a souvent objecté, contre la possibilité de la vie, sur Mars, l'absence d'oxygène. Mais cette objection n'est pas décisive. On regarde comme certain que la vie est née sur la terre dans une absence presque totale d'oxygène. C'est la végétation qui, à partir du gaz carbonique, a créé peu à peu, chez nous l'oxygène dans la quantité notable où

il existe. Les conditions de la vie, sur la Terre, ont donc beaucoup changé à travers les âges géologiques. Les plantes chez nous ont libéré de l'oxygène et fixé du carbone, que nous retrouvons sous forme de houille. Les conditions de Mars ne sont donc pas incompatibles avec une vie primitive.

Cependant, il ne suffirait pas que la vie soit possible, sur Mars, pour qu'elle existe en fait. Mais les astronomes ont commencé à publier les résultats des observations qu'ils ont faites lors de la récente venue de Mars à proximité de la Terre — à moins de 60 millions de km. Ces observations concluent nettement à l'existence d'une vie végétale, sans doute rudimentaire mais réelle. La lumière réfléchie par les zones verdâtres de Mars est analogue à celle que réfléchissent chez nous les lichens et les mousses. La dureté du climat de Mars incline à penser que la végétation de Mars doit ressembler à celle des toundras en Russie et Sibérie. L'astronome soviétique A. G. Tikhov est très catégorique :

« Une des conditions essentielles de nos observations, écrit-il, est qu'il existe une vie végétale sur Mars. On peut l'affirmer avec une quasi-certitude. »

Et l'astronome français Audoin Dollfuss, qui est allé récemment aux U.S.A. confronter ses observations avec celle des astronmes américains, est du même avis.

IV

Mirages troublants et autres mondes

Nous ne pouvons quitter un sujet aussi passionnant, sans signaler quelques mirages dont semblent se griser certains de nos chroniqueurs scientifiques. Dès qu'ils parlent en hommes de science, ils sont bien obligés de dire que les voyages dans les planètes seront nécessairement très décevants: Mettons qu'il y ait dans Mars des lichens et des mousses. Et après ? A cela, ils répondent : la vie a plus d'un tour dans son sac. Rien ne prouve qu'il n'y a pas sur Mars une humanité, différente de la nôtre, mais composée comme la nôtre de corps et d'âmes.

Admettons ! Mais il y a bien peu de chance de ce côté. Quant aux autres planètes extérieures : Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton, elles ne peuvent vraiment pas nous intéresser : « Il y règne un froid terrible, avoue M. Jean Vincent, dans *Science et Vie,* cité plus haut. Et tout près de nous, ajoute-t-il, la Lune est un astre désert, sans atmosphère. »

Mais il est d'avis qu'il faut y aller voir, que nous pouvons avoir des surprises agréables. Les premiers explorateurs devront emporter avec eux leur atmosphère, des algues microscopiques renouvelant l'oxygène de leur réservoir personnel d'air. Sur les planètes même, ils auront des bouteilles d'air comprimé, des « tentes » démontables. On pourra installer des bases permanentes, se chauffer avec des piles atomiques, fabriquer de l'oxygène sur place, par électrolyse de l'eau, s'il y en a. Avec le temps, on trouvera des trésors dans les planètes : uranium, métaux rares, plantes aux propriétés inconnues. Les « fusées-cargos » feront la navette, pour l'exploitation du méthane de Jupiter ou de Saturne.

« Peut-être, dit toujours Jean Vincent, guérira-t-on les maladies terriennes dans des sanatoriums planétaires. »

Tout cela appartient, croyons-nous, au monde des mirages troublants. Mais on ne s'arrête pas en si beau chemin. Une fois le système solaire connu, fouillé, exploité à fond, vidé en somme de son mystère et de ses richesses, il faudra bien en venir à la visite des étoiles.

Nous avons donné plus haut le chiffre effarant de 130.000 ans qui seraient nécessaires pour aller à la plus proche étoile, Alpha du Centaure, à la vitesse de 36.000 km.-heure. Mais Jean Vincent, lui, est plus audacieux. Il croit que « nos descendants voyageront sur des fusées poussées par un jet... de lumière. »

Mirage ! Se faire transporter à l'œil par des rayons solaires ! Atteindre la vitesse de 300.000 km.-seconde, celle de la lumière ! Quel rêve fabuleux ! Alors, il ne faudra plus que 4 ans et six mois pour atteindre Alpha du Centaure.

Mais ce n'est pas tout. Nous parlons de 4 ans et six mois : or, cela n'a plus de sens dans l'espace. Les années sont des tours accomplis autour du soleil par la terre. Du moment que vous n'êtes plus sur la terre, vous ne pouvez plus parler d'années. Langevin, développant une théorie d'Einstein, disait que « le temps n'est pas un absolu, mais une émanation des trois dimensions ». Les 4 ans dont nous parlons correspondraient peut-être à deux siècles. Le voyageur quittant la Terre en 1960 n'y reviendrait qu'en 2.160 : « il n'aurait, lui, vieilli, que de 4 ans, mais des dizaines de générations se seraient succédé sur la planète » (*sic*). Il paraît que cela est très clair dans la théorie relativiste. Pour le commun des mortels — dont nous sommes — c'est plutôt un peu fou !

Ce qu'on peut toutefois accorder à M. Jean Vincent, c'est que le « temps biologique » n'obéit pas aux mêmes lois que le temps autonome du calendrier.

« Si les mésons, écrit-il, vivent, comme on l'a prouvé, quinze fois plus longtemps hors de l'attraction terrestre que dans nos laboratoires, en sera-t-il de même pour l'homme ? »

Un bon moyen de vivre très longtemps — quinze fois plus longtemps peut-être que sur Terre — serait donc de quitter la planète. Son attraction, paraît-il, ne nous donne pas seulement notre « poids », mais aussi notre « durée ». Une fois soustraits à la pesanteur, nous serions peut-être soustraits aussi à la mort, au moins pour des siècles et nous atteindrions sans peine l'âge de Mathusalem... N'avions-nous pas raison de parler de « mirages troublants » ? Et voilà pourtant où nous entraîne l'imagination des « savants » ou du moins des vulgarisateurs scientifiques.

Ce qui est plus logique et même plus probable que tout ce qui précède, c'est la possibilité de mondes habités en dehors du nôtre.

Cette fois, c'est à l'article déjà cité et analysé d'Henri Delancet, dans *Science et Avenir*, que nous demanderons des indices en ce sens.

En d'autres termes, la système planétaire de notre soleil est-il dû à un accident rarissime, peut-être unique, ou bien y a-t-il, dans les autres étoiles comme dans la nôtre des systèmes planétaires ana-

logues, pouvant peut être abriter des êtres semblables à nous ?

Jusqu'à ces toutes dernières années, à la suite de l'astronome anglais Sir James Jeans, on supposait que notre système planétaire résultait d'une collision, survenue, il y a plusieurs milliards d'années, entre une étoile et notre soleil. Or, selon les calculs du même Sir James Jeans, une telle « rencontre » d'étoiles ne pourrait se produire en moyenne qu'une fois sur 600.000 trillions d'années ! Autant dire que notre système planétaire est une exception rarissime et qu'il n'en existe probablement pas d'autre exemple dans l'immensité du ciel.

Or, depuis quelques années, on a acquis la certitude que parmi les centaines d'étoiles les plus proches de nous, il y en a au moins 8 ou 9 qui sont entourées de planètes.

Et encore faut-il noter que nos observations ne peuvent déceler que les très grosses planètes, car elles causent des perturbations dans les mouvements de leur système stellaire. C'est comme si on disait qu'un observateur situé dans Sirius ne pourrait observer chez nous que la présence d'une très grosse masse planétaire comme celle de Jupiter et non celle de notre petite Terre ! Si donc, dans 8 ou 9 étoiles au moins, parmi les plus proches et les plus observables pour nous, on a constaté la présence de grosses masses planétaires, rien ne nous empêche de supposer que des systèmes planétaires aussi complexes que le nôtre existent ailleurs.

« La masse de ces corps planétaires, écrit Henri Delancet, a même pu être déterminée par le calcul pour : 10 fois la masse de Jupiter dans l'étoile 70 d'Ophincus, 16 fois dans celle du Cygne 61, 30 fois dans celle de Cincinatti 1244. »

L'existence de planètes ne doit donc pas être rarissime. Même en supposant qu'il n'existe que pour une étoile sur 10, cela ferait des milliards de mondes peut-être habitables, dans notre galaxie, et il faudrait en dire autant des autres galaxies.

« Mais que de nombreuses planètes soient probables, observe Henri Delancet, et même certaines à travers les galaxies, cela ne prouve pas forcément qu'il y ait une sérieuse probabilité pour qu'elles soient habitées. »

Mais, ajoute-t-il aussitôt, le fait que la vie apparaisse dès que possible sur Mars, semble suggérer que lorsque les conditions sont réunies pour la vie, elle peut apparaître à son heure.

Quelles sont ces conditions ? Le cas de notre Terre les indique : grosseur *moyenne* de la planète, car, si elle est trop petite, elle n'a pas assez de pesanteur pour retenir ses gaz et se créer un atmosphère. Si elle est trop grosse, elle retient trop les gaz et n'a plus, comme notre Jupiter ou notre Saturne qu'une atmosphère méphitique de méthane et d'ammoniac. Or, il faut que l'hydrogène parte et que l'oxygène demeure ou puisse se former, comme sur notre Terre. Il faut aussi que la planète habitable soit à une distance raisonnable d'un astre de rayonnement moyen et que l'étoile, autour de laquelle elle tourne, soit chaude, mais ni trop ni trop peu.

« Cependant, conclut Henri Delancet, vu l'énormité du nombre des étoiles dans une galaxie et du nombre des galaxies dans l'univers, on peut penser que le nombre des planètes ainsi favorisées est loin d'être négligeable. Il faut donc nous y habituer : la vie est concevable un peu partout à travers les galaxies. Ce qui ne veut pas dire que ces formes inférieures ont pu évoluer partout vers l'extraordinaire perfection des formes terrestres. »

Cette fois, on raisonne avec prudence et on ne cède à aucun mirage.

Avant de quitter ce chapitre cependant, je voudrais signaler que j'ai rencontré dans un ouvrage spécialisé d'astronomie, tout récent, une sorte d'insinuation suivant laquelle notre foi serait opposée à la croyance en la pluralité des mondes. Il n'en est rien. Le chanoine G. Panneton, dans un tout récent livre sur *Le Ciel* — le vrai — cite des pages du P. Sertillanges qui établissent que, si la foi, pas plus que la science, ne peut rien dire de décisif au sujet de la pluralité des mondes, elle n'y est pas hostile. Et il écrit :

« Nous sommes sûrs de l'existence de milliards de soleils, c'est-à-dire de centres de vie possible, pareils au nôtre, de même composition approximative, paraissant de la même pâte et de la même cuvée, bien probablement accompagnés, pour la plupart, sinon tous, de satellites comme notre terre... Et l'on voudrait que, sur ces milliards de corpuscules de la « goutte d'éther », que peut-être l'univers réel dépasse encore sans nulle proportion, les conditions de la vie ne se fussent réalisés qu'une fois, dans ce coin perdu de l'espace, sur une quelconque parcelle d'un léger tourbillon, « quelque part sur cet atome » ? *Cela paraît une supposition insensée.* »

C'est moi qui souligne. Et le P. Sertillanges, qui écrivait cela dans la *Revue des Jeunes*, rappelait qu'il ne parlait encore que du point de vue des probabilités scientifiques, mais que du point de vue *finaliste*, l'argument en prenant une allure philosophique et théologique, devenait encore plus fort.

Il faut au monde une raison suffisante. Il n'est pas le produit du hasard. Il a une fin, un but. « La matière est pour l'esprit, disait Sertillanges, la matière n'est que le lieu d'éclosion de l'esprit, le moyen de l'esprit ; elle dépend de l'esprit dans son intelligibilité et même, d'une certaine façon, dans l'achèvement de son être, puisque le mouvement et la durée, qui lui sont si intimes, n'ont leur réalité pleine que par la mémoire. »

Et il risquait enfin cette conclusion, dont nous lui laissons la responsabilité :

« Je sais que tout cela se concilie, à la rigueur, avec l'unicité du monde habité ; on concilie tant de choses ! Mais s'agissant, *encore une fois, de probabilité* (nous soulignons), je me dis qu'en face des faits bien connus et nettement envisagés, de telles « conciliations » font sourire. » [1]

V

L'homme de Néanderthal

Les problèmes que nous venons d'évoquer sont bien de notre temps. Ils n'existaient pas pour nos ancêtres des cavernes. En ouvrant la *Scientific American* de décembre 1957, à l'article de J. E. Weckler, professeur d'anthropologie à l'Université de Californie du sud, intitulé « *L'Homme de Néanderthal* », nous remontons très en arrière dans la série des siècles humains.

[1] Voir dans chanoine Panneton, *Le Ciel*, Paris, Beauchesne, 1955, pages 196-197, 201-203.

La question que l'auteur se propose d'étudier est celle des rapports qui ont pu exister entre l'*homme de Néanderthal*, qu'on appelle aussi *homo faber* et l'*homo sapiens*, dont nous sommes les descendants. Tout le monde sait que les philosophes et même de nombreux sevants n'admettent pas que l'*homo faber*, celui de Néanderthal, ne soit pas véritablement un homme doué d'intelligence et par conséquent d'âme. Opposer *homo faber* à *homo sapiens* est donc un non-sens, du point de vue philosophique et probablement même du point de vue scientifique. Notre auteur toutefois ne se pose pas la difficulté. Il n'emploie même pas l'expression d'*homo faber*. Il se borne à décrire, avec illustrations à l'appui, les différences qui existent entre l'homme de Néanderthal et l'homme dont nous sommes issus, qui est l'homme de Cro-Magnon. Ces différences sont bien connues : chez le premier crâne allongé, fort bourrelet au-dessus des arcades sourcillières ; nez écrasé, bouche en museau, menton effacé. Chez l'homme de Cro-Magnon, squelette droit, crâne arrondi, pas de bourrelet au-dessus des sourcils, nez bien formé, bouche droite, menton prononcé. L'homme de Néanderthal devait marcher les genoux pliés, tout le corps penché en avant. L'homme de Cro-Magnon avait la démarche droite, la tête haute, les mains moins allongées.

Considérant tout le matériel squelettique dont nous disposons, l'auteur de cet article, estime que ces deux variétés d'êtres humains, qu'il rattache cependant à une souche commune — ce qui est très important à nos yeux — ont dû vivre séparés longtemps l'une de l'autre. L'homme de Néanderthal est proche parent, peut-être descendant du Sinanthrope et du Pithécanthrope de Java. Il a peut-être vécu longtemps dans l'Extrême-Orient, séparé de l'*homo sapiens* par des chaînes de montagnes énormes et pratiquement infranchissables. Pourtant l'homme de Néanderthal n'a guère été constaté qu'en Occident. Il y aurait donc eu, pense notre auteur, une émigration massive de Néanderthaliens vers l'Occident ; cette émigration ne peut avoir eu lieu plus de 150.000 ans avant notre ère. Ces émigrants trouvèrent, en Occident, une race d'*homo sapiens*, morphologiquement plus parfaite, mais *moins avancée*, dans la taille des pierres, dans la pratique de la chasse du gros gibier et dans l'organisation de l'habitat sous caverne.

M. Weckler ne doute pas qu'il y ait eu des brassages de races entre Néanderthaliens et les hommes trouvés en Occident, et que ces derniers apprirent des premiers bien des choses.

Citons les textes :

« L'évidence qui ressort des ossements semble appuyer l'hypothèse selon laquelle l'homme de Néanderthal naquit en Asie orientale et le *sapiens* dans le monde occidental. Durant des centaines de milliers d'années. à travers les trois premiers âges glaciaires, ils évoluèrent sur des lignes distinctes, jusqu'au jour où finalement, le Néanderthalien trouva la route d'Europe, peu avant la troisième période interglaciaire, moins de 150.000 ans avant notre ère. »

Lorsque survint la quatrième période glaciaire, l'*Homo sapiens* se réfugia vers le sud, c'est-à-dire en Afrique. Le Néanderthalien, mieux habitué à la vie en caverne, resta en Europe et s'y répandit. Il se modifia cependant en développant les caractères acquis dans la période précédente, de son brassage avec l'*Homo sapiens*. Cela expliquerait que le Néanderthalien « classique » soit tout de même plus industrieux, plus avancé, que le Néanderthalien mâtiné d'*Homo sapiens*, qui était plus ancien et qu'on a trouvé par exemple en Palestine.

Après la quatrième période glaciaire, durant une période relativement chaude, l'homme de Néanderthal disparut soudain, sans que nous puissions dire pourquoi. L'*Homo sapiens*, celui de Cro-Magnon, se développa sans concurrence, se répandit jusqu'en Asie et même en Amérique. Et il manifesta une puissance, une agressivité, un élan de culture qui avaient été étrangers à sa nature durant les centaines de milliers d'années antérieures.

« Pour cela, estime M. Weckler, il peut avoir dû beaucoup à l'homme de Néanderthal. Le *Sapiens* commença à vivre régulièrement dans des grottes, à ensevelir ses morts avec des offrandes pour leur sustentation, à chasser le gros gibier, à se servir du feu, à faire des outils spécialisés, à se vêtir lui-même et à enfanter un art religieux. Probablement tous ces traits ou la plupart d'entre eux, furent un héritage de l'homme de Néanderthal. »

On remarquera cette conclusion qui est de grande importance. On discutait jusqu'ici pour savoir si l'homme de Néanderthal avait été vraiment un homme. M. Weckler pense, lui, que l'homme de Néanderthal était plus avancé que le *Sapiens*, qu'il lui a appris beaucoup de choses, bien qu'il n'ajoute pas, ce qui est possible ou même probable, que le *Sapiens* l'a dépouillé et a contribué à sa disparition si totale. Il n'en conclut pas moins :

« Ainsi, nous devons peut-être à notre lointain cousin, l'homme de Néanderthal, l'*impetus* — l'élan — qui a délivré l'humanité d'une existence parasitique et insignifiante, en le rendant indépendant du climat et en le rendant maître de son environnement. »

Conclusion très originale et qu'on n'est pas habitué à rencontrer, quand il s'agit de l'homme de Néanderthal !

VI

La crise de la pharmacie en France

C'est un article très sévère, on s'en doute bien, que Georges Dupont a consacré, dans *Science et Vie*, de janvier 1958, à *La Crise de la Pharmacie française*.

Un très gros livre : le *Vidal*, contient la liste complète des médicaments vendus en France. Dans ses 1700 pages, on en compte 19.000. Ce sont tous des « spécialités » reconnues par la *Santé Publique*. Des « spécialités » cela veut dire des remèdes tout faits, des remèdes passe-partout, que le pharmacien n'a plus la peine de composer, ni le médecin de formuler, selon les règles antiques. La pharmacie devient un simple commerce, une sorte d'épicerie d'un genre particulier. Notez que les médecins déclarent hautement que cette avalanche de médicaments préfabriqués ne correspond plus à de vrais besoins de thérapeutique.

« Sur dix médecins que nous avons consultés, déclare notre article, neuf estiment entre 70 et 90 % la proportion des spécialités inutiles. »

Il n'y a pas un docteur en France qui emploie plus de 100 spécialités sur 19.000 ! S'il change de temps à autre, c'est pour des raisons purement

psychologiques, et non pour des raisons médicales. Il veut paraître « à la page » et agir sur le moral du malade.

Ce qui oblige les observateurs à jeter un coup d'œil indiscret sur cette prolifération de médicaments, c'est l'abominable scandale du Stalinon ! Ce prétendu remède qui a causé des centaines de victimes, avait cependant le « visa ». Les débats du procès ont révélé à quel point ce visa était illusoire, combien maigre était le contrôle officiel des spécialités, combien la fuite des responsabilités était odieuse, à tous les échelons. Les médecins qui prescrivaient le stalinon pouvaient dire : il a le visa ! Ils étaient à couvert. Mais le visa avait été délivré à peu près sans examen.

Et puis, les malades eux-mêmes aiment qu'on leur administre les « nouveautés thérapeutiques ». Un médecin est discrédité s'il ne les emploie pas.

« D'où les abus d'antibiotiques, d'hormones, d'hypnotiques — 1 million de Français s'endorment aux barbituriques — des excitants, des « plégiques » sans nombre, des vitamines. Et toute la kyrielle de produits en vogue, à base de calcium, de fer, de magnésium, prescrits sur des diagnostics imprécis, par complaisance pour le client. »

Il existe en France 14.697 pharmaciens. Leurs officines sont envahies par les « spécialités ». Au début du siècle, un médicament avait 25 ans de belle vie devant lui. Aujourd'hui six ou sept : deux ans pour le lancement et la publicité, deux ans de consommation maxima, deux ou trois ans de déclin. Les étagères de la pharmacie se remplissent de « rossignols ». Le pharmacien a fait 5 ou 6 ans d'études pour en arriver là : faire de la vente soi-disant pharmaceutique, y ajouter de la para-pharmacie, ou de l'extra-pharmacie, voire de la droguerie ménagère, du bazar.

Mais comment naît une « spécialité » ? Le bon public se figure qu'elle sort de longues et savantes recherches en laboratoire. Il se dit que le pharmacien du coin ou le petit médecin de quartier ne saurait se livrer à des études approfondies, mais que de grands laboratoires merveilleusement outillés s'adonnent à ce travail de haute science et que les « spécialités » sont ainsi le fruit de géniales découvertes. C'est la théorie. Mais la pratique est tout autre ! Oui, il existe des laboratoires de recherche thérapeutique, mais il y en a peu et ils sont très coûteux. Les Américains ont fabriqué 14.000 produits d'essais contre la malaria, pour n'en adopter finalement que 4 ! On n'imagine pas les déboires qui peuvent tomber sur les vrais chercheurs. Il fut un temps où on traitait la pneumonie par un sérum. Un laboratoire américain avait fait construire une lapinière géante contenant 24.000 lapins, pour essayer 26 sérums différents destinés à combattre le pneumocoque aux multiples variétés. Un jour, on découvrit les sulfamides. Finis les sérums ! Il fallut démobiliser les 24.000 lapins et brûler les 24.000 cages. C'étaient des millions qui partaient en fumée !

Alors que se produit-il ? On abandonne la recherche, qui coûte trop cher, et on *copie* les remèdes venus de l'étranger. L'article cite ici une autorité :

« Il est désolant que les grandes firmes pharmaceutiques françaises n'aient prêté aucun intérêt véritable jusqu'à présent à la recherche de chimiothérapies nouvelles du cancer : on note, non sans quelque amertume, que la situation n'est pas la même à l'étranger. C'est dans les laboratoires de firmes américaines et suisses qu'ont été découverts tour à tour, en ces dernières années, les antifoliques, les antipurines, les nouveaux stéroïdes. »

En France donc, on « copie » à tour de bras. L'essentiel est d'être à l'affût de ce qui s'invente à l'étranger, puis d'arriver bon premier au ministère de la Santé, pour une présentation française du produit découvert ailleurs. C'est ainsi que du second rang d'exportatrice pharmaceutique, la France est tombée au quatorzième !

« Et le temps n'est plus où l'on pouvait voir, sur certains marchés d'Amérique latine, les *Drogueries*, attendre impatiemment l'arrivée des cargos de France, et arborer des calicots annonçant en grosses lettres : *les médicaments français sont là !* »

En fait, il existe en France 1800 laboratoires de fabrication pharmaceutique. Sur ce nombre, 1100 sont de petites entreprises fabriquant d'anodins « produits maison ». Sur les 700 autres, 2 ou 3 grandes firmes sont équipées pour une recherche sérieuse, une cinquantaine d'autres font ce qu'elles peuvent, tout le reste est incapable de travailler sérieusement.

L'histoire du stalinon est un exemple frappant de la manière actuelle de gagner de l'argent, en « invention » pharmaceutique. Un chercheur honnête est celui qui a le moins de chance de faire fortune. Il est bien plus facile de sauter sur une nouveauté qui a le vent en poupe, d'y ajouter un milligramme de n'importe quoi, de lui donner un nom nouveau et de partir, moyennant une grosse publicité, à la poursuite de la fortune. En fait, le comité technique chargé de donner le « visa » ne fait qu'arbitrer l'âpre concurrence des fabricants qui, en fait, sont rarement des inventeurs.

« Le visa, déclare notre article, n'offre aucune réelle garantie au malade et au médecin. C'est, en regard des trois critères exigés par la loi, une formalité vide de sens, la preuve seulement que le fabricant a payé ses droits au Ministère et que son produit ne dérange pas l'équilibre des puissances sur le marché pharmaceutique. »

Mais dira-t-on, n'y a-t-il donc aucun contrôle ? Sans doute, il y a quelque chose, mais qui « dans n'importe quel autre pays évolué serait considéré comme une mauvaise plaisanterie ». Le Laboratoire national n'arrive pas à faire le quart des analyses qui seraient nécessaires. Dans le cas du stalinon, on l'a bien vu. Analyses bâclées et faites *après* la délivrance du visa, un rapport contenant « en plus d'une ânerie, une grossière erreur de calcul », et tout cela sous la signature d'un professeur délégué pour le Comité technique, du doyen de la Faculté de Pharmacie et du Directeur national de contrôle!

Enfin l'article s'élève, en terminant, contre la mentalité des grands « patrons » et de quelques grands professeurs des Facultés de médecine. Bardés d'honneurs, de titres, surchargés de présidences, beaucoup se hérissent, dit-il, contre les découvertes des autres. Trop de hauts personnages aux vues figées et étroites. L'Ordre des médecins, ajoute-t-il, qui est un Etat dans l'Etat, entretient la terreur parmi ses membres et prétend détenir le monopole de la thérapeutique en France.

Ici, nous citerons la conclusion de tout l'article in-extenso malgré l'extrême dureté des jugements portés contre la médecine française actuelle :

« Ces pontifes inertes et cette oligarchie de quelques médecins jaloux étouffent systématiquement des découvertes dignes d'être sérieusement considérées. Sous prétexte d'écarter les charlatans, ce qui est le devoir de gens chargés de veiller sur la santé publique, on écarte sommairement et sans explication, des chercheurs qui travaillent hors de l'orbite des grands patrons, qui ne font pas partie de l' « école » officielle ou de la petite franc-maçonnerie qui s'est cristallisée au sein de la médecine.

Quand la France aura mis sa recherche et ses médicaments au-dessus des intérêts financiers, au-dessus des incompétences administratives, au-dessus des querelles des savants, au-dessus des égoïsmes professionnels, elle arrivera peut-être à garder ses meilleurs chercheurs, au lieu de les voir s'expatrier et gagner leur prix Nobel ailleurs. Alors, peut-être, s'occupera-t-on de ce personnage oublié, le plus oublié dans cette affaire de la pharmacie : le malade. »

N'ajoutons rien à ce réquisitoire. Il est greffé sur le scandale du stalinon. Qu'il ne nous fasse pas oublier toutefois qu'il existe, et en grand nombre parmi nous des médecins ayant une haute conscience professionnelle et des pharmaciens dignes de leur importante mission.

VII

Le génie militaire de Napoléon

Le Miroir de l'Histoire a consacré son numéro de décembre 1957 en entier à Napoléon. Il y a là quinze articles, tous d'auteurs différents, dans lesquels sont abordés la plupart des aspects de la vie napoléonienne. On y voit comment il eut l'art d'organiser la scène pour sa propre histoire, on y décrit le « clan Bonaparte », par qui l'empereur fut constamment tiraillé et obsédé. On y passe en revue ses méthodes de travail, ses maladies, ses vaines amours, les caricatures faites de lui par les Anglais dont il s'amusait le premier, la formation de sa légende. Mais il est surtout deux articles que nous voudrions retenir ici : l'un est du maréchal Juin et traite du « *génie militaire de Napoléon* », l'autre est de Lucas-Dubreton et, sous le titre « *Face à l'adversité* », parle en réalité de ce que nous appellerons l'illuminisme napoléonien : *la foi en son étoile*, qui fut peut-être — malheureusement — son unique religion.

Le maréchal Juin ouvre son étude par une déclaration catégorique :

« Que Napoléon soit définitivement classé parmi les plus grands capitaines de l'Histoire, personne aujourd'hui n'oserait le contester après les preuves éclatantes qu'il nous a donnés de ses facultés guerrières. »

C'est ce que tout le monde pensait. Le maréchal Juin nous confirme dans un sentiment bien établi. Bien que les conditions de la guerre aient entièrement changé, la réputation militaire de Napoléon reste intacte. Mais ce que nous devons relever ce sont les arguments apportés par le maréchal.

Il ramène l'art de la guerre à deux choses : « l'aptitude du chef à concevoir et ensuite à faire exécuter ». Napoléon lui-même disait que « l'art militaire est simple, tout d'exécution ».

Concevoir est la première partie : établir la proportion des armées en présence, répartir ses forces, les amener dans une position favorable. En somme un « planning » comme on dit aujourd'hui, mais nullement figé, en sorte qu'il puisse être sans cesse remanié, une fois les opérations entamées.

Il faut reconnaître chez Napoléon une rare puissance de concentration, une application constante à l'examen de ses forces et de celles de l'adversaire possible, une promptitude incroyable « à redresser au besoin une situation, à varianter son dispositif et ses lignes d'effort principal ou secondaire ». Le plus remarquable en lui, ce qui en fait un véritable artiste de la science des armes, c'est qu'il sut toujours aller droit à l'essentiel et ne retenir que les faits « porteurs d'esprit ». Il étudiait longuement, réfléchissait intensément, ne négligeait aucune donnée à sa portée. « Son intuition et son tempérament n'intervenaient qu'en dernier ressort pour faire jaillir la décision de son front comme un éclair. »

Le maréchal Juin note avec raison que Napoléon n'eut pas à créer de toutes pièces l'instrument dont il se servit. L'armée française avait un armement perfectionné pour l'époque, depuis les réformes de Gribeauval en artillerie. La Révolution avait créé un recrutement nouveau, inconnu des autres nations : réquisition, amalgame, conscription. Au début, les recrues mal instruites et mal encadrées n'offrirent aucune solidité. Mais la Convention avait su imposer une discipline de fer, obliger les généraux à choisir entre la victoire et la guillotine. On avait cessé de pratiquer le « drill » pour la formation du soldat, mais on avait créé l'attaque de masse, utilisé au maximum la « furia francese ». Lazare Carnot avait inauguré une stratégie nouvelle basée sur le caractère français et fait appel à des généraux jeunes, ardents, pleins d'allant et de mordant, tels que Hoche, nommé commandant en chef à 25 ans.

Bonaparte fit son profit de l'instrument de guerre ainsi créé, mais cela ne diminue en rien son génie personnel, car il eût été de taille à concevoir et à créer la doctrine nouvelle. Il le montra bien en la perfectionnant constamment, une fois devenu maître du jeu. Il sut resserrer la liaison des armes, mieux organiser la recherche du renseignement et la transmission des ordres. En maintes instructions d'une logique rigoureuse, il définit les règles de la guerre, la sûreté fondée sur le renseignement et le dispositif, le principe de l'économie des forces, la notion d'approche indirecte, dont si souvent il s'est inspiré dans ses conceptions stratégiques. Si Carnot et Hoche ont eu du génie, celui de Bonaparte fut d'une autre étoffe et capable de s'exercer dans un cadre de plus vastes dimensions. Son génie fut littéralement « universel pour ainsi dire ».

Pour le juger, il faut le voir en premier lieu dans cette merveilleuse campagne d'Italie de 1796 au cours de laquelle « l'Armée française qui comptait à peine 36.000 hommes, détruisit à elle seule cinq armées autrichiennes dont chacune lui était supérieure en nombre. » Ce fut cette campagne qui fut, pour ainsi dire, son « banc d'essai » et qui le révéla lui-même à lui-même, l'émancipa au point de vue politique, alluma son ambition, lui fit comprendre que tout lui était désormais possible. D'autre part, dans le domaine strictement militaire, il a essayé au cours de cette campagne

toutes les manœuvres tactiques qui devaient lui réussir sur les champs de bataille ; la manœuvre du « joint » pour couper l'adversaire en deux, celle de l'approche indirecte, par le débordement d'aile en une marche rapide sur un terrain vide d'ennemis et aboutissant à menacer les communications de l'adversaire, à le manœuvrer, à l'acculer vers le point précis où il doit être battu. Cette manœuvre du débordement d'aile sera reprise à Marengo, puis beaucoup plus en grand dans l'opération d'Ulm, en 1805. Il est admis que Napoléon a eu deux campagnes incomparables, parmi les autres, celle d'Italie en 1796-1797, et celle de France, en 1814, la première et la dernière, si l'on ne tient pas compte de celle de Waterloo, où il fut mal servi et où il ne fut plus tout à fait lui-même.

Chose étrange, cet homme si précis, si rigoureux, si logique, dans le domaine purement militaire, se laissait emporter par son imagination dans le domaine politique. Déjà l'expédition d'Egypte tenait plus du rêve que du sens des réalités. La campagne de Russie pécha par son caractère démesuré. Ses ambitions politiques trop grandes finirent par lui imposer des opérations trop vastes et le conduisirent à sa perte. Sa virtuosité militaire l'avait grisé. Il dépassa ses limites. Il en fut cruellement puni.

VIII

Illuminisme napoléonien

Pour comprendre, s'il est possible, ce qu'il faut bien appeler l'erreur de Napoléon, il faut, comme nous l'avons dit, demander à Lucas-Dubreton, historien de grande classe, de nous introduire dans le fond de l'âme napoléonienne.

Il s'est toujours senti comme prédestiné à quelque chose. A Fontainebleau, un jour d'hiver, en plein midi, il discute avec son oncle Fesch de questions religieuses. Soudain, il s'interrompt, il montre à son oncle le ciel bleu pâle, à travers les arbres desséchés :

— Voyez-vous quelque chose ?
— Non, je ne vois rien.
— Eh bien ! sachez donc vous taire... Moi, je vois mon étoile, c'est elle qui me guide.

Et c'est cela que nous appelons de l'illuminisme. Dès sa jeunesse, il croit au destin, à la fatalité.

« Je me sens poussé, dit-il, vers un but que je ne connais pas. Quand je l'aurai atteint, alors un atome suffira pour m'abattre... Quand mon heure sera venue, une fièvre, une chute de cheval à la chasse me tueront aussi bien qu'un boulet : les jours sont écrits... »

Et encore :

« Toute ma vie, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur à la destinée. »

Tel est l'étrange mystère de cet homme unique : d'une part tout positif, précis, calculateur imbattable, minutieux dans la préparation et dans l'exécution, et d'autre part sans cesse hors des limites du réel, en sorte que « son dernier mot tient peut-être autant et plus du poète que du politique. »

Un mot qui revient souvent dans ses propos est celui de *magie*. Il croit au destin, mais aussi au merveilleux, au miracle.

« Si ma puissance matérielle était grande, a-t-il dit, ma puissance d'opinion l'était bien davantage ; elle allait jusqu'à la magie. »

Quand sur son rocher de Sainte-Hélène, il réfléchit sur sa carrière, il la voit suivre une courbe tracée d'avance, une courbe qui la conduit à sa perfection à travers le malheur même :

« Je crois, dit-il, que la nature m'avait calculé pour les grands revers ; ils m'ont trouvé une âme de marbre, la foudre n'a pu mordre dessus, elle a glissé... L'adversité manquait à ma carrière. Si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de la toute puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens. Aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu... Chaque heure me dépouille de ma peau de tyran... »

Il aimait à se glorifier d'autre part de ce que ses « colères » — et elles étaient terribles — ne dépassaient pas le cou, et ne venaient jamais du cœur, en sorte qu'il restait toujours parfaitement maître de lui-même. Cette « maîtrise », cette faculté de « paraître », de ne laisser rien voir de ses sentiments profonds et de ses réactions instinctives que ce qu'il voulait et cela sans nulle affectation extérieure et en paraissant toujours spontané, direct et nerveux, c'était l'un des côtés de son âme. L'autre côté était un fatalisme oriental, une soumission au destin jointe à l'espoir constant d'un toujours possible redressement miraculeux.

Il croyait à son étoile, mais aussi aux astres en général. Peut avant sa mort, on lui parle d'une comète observée vers l'Orient. Il en est tout de suite frappé :

« Une comète, murmure-t-il. Ce fut le signe précurseur de la mort de César. »

Mais dès 1791, alors qu'il était totalement inconnu, il comparaît déjà les grands hommes à des astres passagers :

« Les hommes de génie sont des météores destinés à brûler pour éclairer leur siècle ! »

Jusque dans ses entreprises les plus formidables, telle que fut la campagne de Russie, il se sent entraîné et l'historien écrit :

« Ce n'est pas de gaieté de cœur que Napoléon entreprend la campagne de Russie : *le destin le veut.*

— « J'ai compris, écrit-il au tsar, que le sort en était jeté et que cette Providence invisible, dont je reconnais les droits et l'empire, avait décidé de cette affaire comme de tant d'autres. »

Même au cours de sa retraite, il garde foi en son étoile. Il fait des projets d'avenir. C'est de Moscou qu'il édicte le règlement de la Comédie Française. Un aide-de-camp, éberlué, sort d'une entrevenue avec lui en s'écriant :

— « Quel homme ! Où est le garde-fou de ce génie ? C'est à n'y pas croire, on est entre Bicêtre et le Panthéon. »

Napoléon avouera dans les derniers temps qu'il avait vu se préparer la catastrophe :

— « Dès 1813, dira-t-il, je voyais clairement arriver l'heure décisive. *L'étoile pâlissait* ; je sentais les rênes m'échapper et je n'y pouvais rien. Un coup de tonnerre pouvait seul nous sauver. Les trahisons commençaient à se glisser parmi nous. Mes lieutenants devenaient mous, gauches, maladroits. Le feu sacré s'éteignait... »

S'il parle à cette date de trahisons, il sera plus nuancé une autre fois :

« J'ai plutôt été abandonné que trahi ; il y a eu plus de faiblesse autour de moi que de perfidie ; c'est le reniement de saint Pierre ; le repentir et les larmes

peuvent être à la porte... Non, la nature humaine pouvait se montrer plus laide... »

Résumant l'épopée des Cent-Jours, il fera encore et toujours appel au destin :

— « Le merveilleux de ma carrière se trouva entamé. Ce n'était plus cette fortune attachée à mes pas qui se plaisait à me combler. C'était le Destin sévère auquel j'arrachais encore, comme par force, quelques faveurs, mais dont il se vengeait aussitôt. J'ai traversé la France. J'ai été porté jusqu'à la capitale par l'élan des citoyens... Mais à peine étais-je à Paris que, comme par une espèce de magie, on a subitement reculé, on est devenu froid autour de moi... »

Destin, Magie, voilà selon lui, ce qui explique ses désastres et après Waterloo, il dira :

« J'avais en moi l'instinct d'une issue malheureuse , j'en portais le sentiment au-dedans de moi... »

Il avait donc constamment cette idée d'une destinée qui lui était comme imposée et contre laquelle il ne pouvait rien.

En terminant son article, Lucas-Dubreton semble dénier à Napoléon toute idée religieuse authentique. Nous ne sommes point de cet avis.

Dans le même numéro, sous le titre « *Légende et transfiguration* », M. Paul Ganière insiste avec raison sur le testament qu'il commença à rédiger le 15 avril 1821, moins d'un mois avant sa mort. Et il écrit :

« Dans ce document d'une haute élévation d'esprit, le mourant pense à tout. Il veut, comme il l'avait fait sous le Consulat, se concilier les différentes fractions de l'opinion. Aux catholiques, il proclame « mourir dans la religion apostolique et romaine au sein de laquelle il est né », paroles qui rappellent étrangement celles de Louis XVI à la veille de son exécution... »

Même s'il y avait une part de « conformisme » dans ces paroles du testament, il est impossible de les prendre à la légère, surtout si l'on se souvient de l'algarade de Napoléon à l'égard d'Antomarchi, qui avait eu un sourire de scepticisme, au sujet de la religion.

Il est bien entendu cependant que nous ne pouvons confondre la « foi en son étoile » avec la foi tout court !

IX

Le centenaire de César de Bus

Il est bien un peu tard pour parler du centenaire de César de Bus, mort en 1607, il y a 350 ans. Citons cependant un article paru à ce sujet dans l'*Osservatore romano* du 6 décembre 1957, dans l'édition hebdomadaire française (sans signature).

Qui était César de Bus ? Par sa famille, un petit-neveu de sainte Françoise Romaine ce qui est déjà un titre non négligeable. Mais il fut en outre et principalement le Fondateur de la Congrégation de la Doctrine chrétienne, à Avignon, et divulgateur d'une méthode nouvelle, simple et facile, pour l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants et au peuple.

Henri Bremond a parlé de lui assez longuement, au tome I de sa grande *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*.

Il était né à Cavaillon, le 3 février 1544, et l'on montre encore, sur une montagne toute proche de cette ville, le lieu où, après sa conversion, il avait établi un petit ermitage, pour y faire pénitence. Sa jeunesse avait été assez dissipée. D'origine italienne par sa famille, probablement milanaise, il avait eu un grade dans la garde particulière du roi Charles IX. On lui avait connu des talents de poète léger et même de dramaturge. Mais sur les injonctions d'une sainte fille de son pays, il avait renoncé à ses égarements, en 1577, et finalement, étant devenu prêtre, il se sentit tout pénétré d'un immense désir d'apostolat.

Sur ces entrefaites, il eut le bonheur de voir s'unir à lui un de ses cousins, converti du calvinisme, Jean-Baptiste Romillon. Ensemble, ils vont lancer un mouvement auquel sera apparenté celui qui, par Françoise de Bermond, donnera naissance à la propagation en France de l'Institut des Ursulines.

Mais ce sur quoi insiste l'article de l'*Osservatore romano* c'est la méthode dont nous avons parlé au sujet de l'enseignement catéchistique.

César de Bus lisait avec assiduité le *Catéchisme romain*, publié par le Concile de Trente, peu avant sa conversion. Il en assimilait les vérités et cherchait le meilleur moyen d'intéresser le peuple à l'étude de ces vérités et à l'amélioration de ses mœurs. Ayant appris le grand bien que faisait saint Charles Borromée à Milan, grâce à ses « écoles de catéchisme », il se proposa de l'imiter autant qu'il serait en lui. Son idée géniale fut que tous les auditeurs ne sont pas au même niveau, qu'il est nécessaire de se mettre à la portée des plus humbles et des plus ignorants, et qu'il est par suite indispensable de diviser le peuple en diverses catégories afin d'adresser à chacune de celles-ci l'explication particulière des vérités chrétiennes qui lui convient. Cela paraissait simple, mais nul n'y avait encore pris garde. Les prédicateurs faisaient de grands et savants discours, sans se préoccuper d'être compris par les pauvres gens. A chacun selon ses capacités et selon son état, tel fut le programme conçu par César de Bus.

Comme il ne pouvait aller partout en personne, il recruta quelques jeunes gens et un séminariste, auxquels il remit des explications du catéchisme qu'il avait préparées, puis il les envoya dans les campagnes environnantes, pour y enseigner les pauvres et les humbles. Au retour de cette sorte de mission, les jeunes gens devaient lui rendre compte de ce qui s'était passé, des difficultés rencontrées, des succès obtenus. Cela lui permettait de retoucher constamment ses méthodes et de perfectionner son enseignement. Son exemple fut suivi par quelques prêtres.

On se rendit compte de l'utilité de son apostolat. On lui demandait volontiers conseil et il composait des explications catéchistiques sur les sujets qu'on lui proposait. Ce fut par là que peu à peu prit naissance la Congrégation de la Doctrine chrétienne, qui devait ensuite s'étendre en France et même en Italie. Son cousin Romillon, après avoir travaillé quelque temps avec lui, fonda plus tard lui-même un groupement particulier auquel il donna la forme de l'Oratoire de saint Philippe Néri, et qui, dans la suite, se fondit dans l'Oratoire établi en France par le célèbre cardinal de Bérulle.

Ce qui fut noté dans la méthode catéchistique de César de Bus, ce fut le caractère à la fois

« complet » et « concret » de chacune de ses leçons. Il voulut que chacune d'elles comprît un article complet de la foi, une vérité ou un sacrement, de manière qu'au sortir de la leçon, l'auditeur eût une connaissance *complète* soit de la vérité exposée, soit du sacrement expliqué. Mais il voulait surtout ne pas rester dans le vague ni dans l'abstrait. La leçon était *concrète* en ce sens qu'elle conduisait directement à l'action, à la conclusion pratique. En un mot, il visait à former le Christ dans les âmes. Il entendait que ses auditeurs en vinssent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. Pour cela, il inculquait l'exercice quotidien de la prière et la fréquentation des sacrements.

Il avait eu également cette intuition que les humbles sont très sensibles à l'enseignement visuel. Il peignait donc de grands tableaux représentant les grandes vérités de la foi : la mort, le jugement, l'enfer, etc. Il les exposait à l'entrée de l'église où il devait prêcher et faisait ensuite, sur les sujets qui étaient peints des sermons si ardents qu'il arrachait des larmes à tout l'auditoire. C'étaient là, pour l'époque, des choses assez nouvelles. Ce sera la même méthode qu'emploiera peu après, en Bretagne, le grand convertisseur Michel Le Nobletz, suivi bientôt du P. Maunoir. Mais César de Bus, qu'ils ne connurent peut-être que vaguement, avait déjà montré la voie. Avant eux, aussi, il avait eu l'idée d'égayer ses catéchismes par des chants, des poésies dont il était l'auteur et d'autres inventions, sachant bien qu'en divertissant on instruit et que l'instruction se grave plus profondément, quand elle est ainsi accompagnée de divertissements.

La conclusion de l'*Osservatore romano* sera la nôtre :

« Le vénérable César de Bus se révéla de la sorte un maître incomparable dans l'enseignement de la religion ; sa méthode est encore largement utilisée par tous ceux qui veulent enseigner avec fruit la doctrine chrétienne aux grands comme aux petits. »

Ajoutons que les *Instructions* de César de Bus furent publiées en 1666, que sa cause de béatification est en cours et que le décret d'héroïcité des vertus a été porté en 1821. Ce qui manque encore, semble-t-il, ce sont les miracles requis pour la béatification elle-même.

X
Saint Malachie

Si le nom de César de Bus est quelque peu enveloppé d'ombre de nos jours et n'est connu que des historiens, il n'en est pas de même de celui de saint Malachie. On peut même dire qu'il est peu de saints aussi connus de nom, mais aussi inconnus de fait que ce saint. A chaque changement de pontificat, il est d'usage de citer la « prophétie de saint Malachie », dont tous les historiens cependant reconnaissant le caractère sûrement apocryphe. Mais peu de personnes pourraient dire exactement qui fut saint Malachie, quand il vécut et ce qu'il fit.

La revue *The Month,* sous la signature de Gérard Murphy, a donné, dans son n° d'octobre 1957, une courte mais solide étude sur « *Saint Malachie d'Armagh* ». C'est cet article que nous allons résumer brièvement [2].

Malachie qui devait être officiellement canonisé par Clément III, le 6 juillet 1190, avait été officieusement proclamé saint par saint Bernard, au lendemain même de sa mort. C'était lui qui l'avait assisté à ses derniers moments. Il était décédé, se rendant à Rome, à Clairvaux, le 2 novembre 1148.

— « Quel est celui d'entre vous, mes frères, s'écriait Bernard sur sa tombe, qui ne désirerait imiter la sainteté de Malachie, s'il osait espérer d'y atteindre ? »

Gérard Murphy note toutefois que, dans sa biographie du saint, Bernard, sans doute pour le mieux faire ressortir, exagère la dégradation du pays où il était né :

— « Notre Malachie, dit-il en effet, né en Irlande, d'un peuple barbare, y fut élevé et reçut là son éducation. Mais de cette barbarie de sa naissance, il ne garda aucune souillure, pas plus que les poissons de la mer ne gardent la trace de leur eau salée native. »

Saint Bernard ne semble pas se douter qu'il y a contradiction à faire sortir un saint d'un milieu totalement barbare et de donner ce saint comme un modèle à Clairvaux !

Le nom de Malachie, en irlandais, était *Mael Maedoc Ua Morgair*. Heureusement qu'on l'a adapté à nos oreilles. Il naquit en l'an 1094 à Armagh, en Irlande. Nous lui connaissons au moins un frère, qui se nommait Gilla Christ ou plus simplement Christian et qui fut évêque de Clogher où il mourut en 1138. Il avait aussi au moins une sœur, dont nous parlerons ci-après.

Malachie, fils d'un professeur d'Armagh, fut élevé dans la piété la plus insigne par une sainte mère. On le fit instruire avec soin, ce qui veut dire qu'il apprit à lire les Saintes Ecritures et connut quelques traités ecclésiastiques. Il apprit aussi à lire et écrire l'irlandais, car on commençait à répandre alors des cantiques en cette langue. On a de bonnes raisons de croire que l'ancien monastère d'Armagh, à cette date, était quelque chose comme un collège d'Oxford, d'aujourd'hui. Il n'y avait, dans cette abbaye, que des officiers ; un abbé laïque et marié (ayant la haute main sur tout, et notamment sur l'évêque dont il avait besoin pour faire les ordinations), des professeurs, un économe, un aumôniers, etc. Quelques-uns seulement étaient prêtres. Les étudiants formaient la communauté de l'abbaye. Les revenus fonciers s'appelaient « tenures monacales » et les fermiers ou tenanciers se nommaient « moines ».

Et c'était justement cette organisation unique dans la chrétienté, cet abbé laïque et héréditaire, commandant à l'évêque et à toute l'abbaye, qui, aux yeux de saint Bernard, démontrait l'état de barbarie incroyable dans lequel était plongée l'Irlande, à cette époque !

Mais précisément, tout cela allait changer avec saint Malachie. Une réforme s'ébauchait, au temps de sa jeunesse, à laquelle il devait donner une impulsion décisive et qui aurait pour résultat d'aligner les institutions religieuses d'Irlande sur celles du reste de la chrétienté.

En fait, la réforme débuta, alors que Malachie avait seulement douze ans — en 1106, par consé-

[2] Nous avons sur le personnage deux sources principales : les *Annales irlandaises* d'une part, et les œuvres de S. Bernard d'autre part, parmi lesquelles on trouve deux sermons et une biographie du saint, qui est réputée la perle de l'hagiographie médiévale.

quent — lorsque Cellach Ua Sinaig, surnommé « héritier de Patrick », et abbé héréditaire d'Armagh, décida de ne pas imiter ses prédécesseurs, de ne pas rester laïc, mais au contraire de se faire sacrer évêque d'Armagh. Il rompait ainsi avec une tradition que Bernard regardait comme « diabolique », exécrable, et « digne de châtiment par toute sorte de mort ». Jusque-là, en effet, l'abbaye d'Armagh était inféodée à un clan, dans l'espèce, depuis l'an 793, au clan Sinaig, dont faisait partie l'évêque Cellach.

En devenant évêque, Cellach brisait avec le passé. A la suite du synode réformiste de Raith Bresail, en 1111, Cellach aurait assumé le titre de primat-archevêque d'Irlande, mais ce ne fut qu'en 1150, deux ans après la mort de Malachie, que Rome, faisant droit précisément à ses instances, reconnaissait le titre d'archevêché à Armagh et sa primatie sur toute l'Irlande. Malachie dut cependant, alors qu'il était encore écolier, baigner dans l'atmosphère réformiste, qui était devenue, avec Cellach, celle de son pays.

D'autre part, alors que les abus avaient en partie défiguré l'antique Eglise d'Irlande, l'esprit ascétique et mystique de cette Eglise survivait chez un certain nombre d'anachorètes, dont plusieurs étaient entourés de disciples.

Un de ceux-ci se nommait Imar Ua Aedacain. Malachie fut le premier à venir s'asseoir à ses pieds, dans la muette admiration de sa sainteté. Il resta quelque temps son seul disciple, puis il en vint d'autres, raconte saint Bernard. Mais on n'eut pas de peine à discerner ses vertus à lui, si bien que son maître, Imar, et son évêque, Cellach, tombèrent d'accord pour l'élever, malgré ses résistances, au diaconat. Il semble que cela se passait en 1118. Il avait 24 ans. Il s'attacha à une œuvre spéciale de charité bien humble : « l'ensevelissement des pauvres défunts, parce qu'il y voyait, dit S. Bernard, à la fois une œuvre d'humilité et d'humanité ». Mais sa sœur trouva cela très mal. « Que faites-vous, homme insensé ? vint-elle dire à son frère. Laissez donc les morts enterrer leurs morts ! » Et chaque jour, elle lui faisait des reproches. Mais il lui répondait vertement : « Mauvaise femme, vous ne faites attention qu'aux paroles évangéliques, mais vous en ignorez le sens ! »

Peu de temps après, Cellach et Imar estimèrent qu'il était digne de la prêtrise. Il dut être ordonné en 1119. L'année suivante, Cellach eut à faire une longue absence, pour la visite des provinces qui dépendaient de sa primatie. En partant ce fut à Malachie, malgré sa jeunesse, qu'il voulut confier Armagh. Et Malachie donna la pleine mesure de ses capacités et de ses vertus, en faisant des règlements justes et efficaces, en orientant les églises vers les pratiques romaines autant qu'il les connaissait. Selon S. Bernard ce fut lui qui établit les heures canoniques à la manière du reste de la chrétienté. Mieux encore, Malachie aurait établi à nouveau le plus salutaire usage de la confession, de la confirmation et du sacrement de mariage, dont un grand nombre d'Irlandais ignoraient ou négligeaient la pratique.

En tout cela, semble-t-il, Malachie ne s'était inspiré que des traditions irlandaises et n'avait subi aucune influence étrangère à l'île. Vers l'an 1122, Cellach revenait à Armagh. Malachie en profita, avec l'autorisation d'Imar, pour faire une nouvelle expérience de vie monastique, mais sous la direction d'un maître élevé hors d'Irlande. Il s'adressa pour cela à un chef connu de la réforme, Mael Isu Ua Ainmire, appelé plus simplement Malchus, qui avait été archevêque de Cashel et dirigeait alors le monastère de Lismore. Dans sa jeunesse, Malchus avait été moine bénédictin à Winchester et c'était saint Anselme qui l'avait sacré évêque. Malachie fut sous sa direction un an ou deux et apprit les règles bénédictines, qu'il devait introduire plus tard, sous la forme cistercienne. Malachie fut invité alors à refonder le monastère célèbre de Bangor, qui n'avait plus d'un couvent que le nom. Bangor se trouve au diocèse de Down et il semble que Malachie ait été sacré évêque de Down, en 1123. Aidé par dix moines formés par Imar, il rebâtit Bangor — en bois selon l'usage irlandais — et il le dirigea jusqu'au jour où il fut chargé, outre Down, du siège de Connor. Et il imposa partout la réforme, en dépit d'oppositions très fortes : supprimant les usages barbares, établissant les lois romaines, élevant des églises, nommant des curés, répandant le sain usage des sacrements et surtout du mariage, pour remplacer le concubinage partout pratiqué alors. L'activité de Malachie, contrariée par les guerres dans l'Ulster, se développait partout où elle trouvait un terrain favorable. Il ne faut pas se le représenter comme un prélat sédentaire et solennel. Il était presque toujours par monts et par vaux, et dans les intervalles vivait en moine. Vers l'an 1127 notamment, on le trouve abbé d'une communauté de 120 moines à Iveragh, au comté de Kerry. Ce fut, du reste, sa dernière expérience de vie monastique. Il n'avait de goût que pour la vie de prière et de contemplation, mais il était évêque et, à ce titre, ne pouvait négliger son devoir. Au monastère, nous dit-on, il tenait à donner l'exemple de l'application à tous les offices, prenant son tour de cuisinier, servant les frères à table, faisant la lecture et exécutant les chants, comme les autres, donnant surtout l'exemple de la pauvreté parfaite.

Mais les beaux temps étaient passés pour lui : l'heure de la lutte était venue.

En effet, en 1129, l'archevêque d'Armagh, Cellach, mourut. Il n'igorait pas que, selon la pratique irlandaise, son siège allait être revendiqué par le clan Sinaig, auquel il appartenait, et qui le considérait comme son héritage. C'était, disait-on, « l'héritage de Patrick » — *comarbas Patraic*. Alors qu'il voyait approcher sa fin, Cellach avait songé à aller trouver Malachie, dans le sud de l'île, pour conférer avec lui au sujet de la réforme, et pour le convaincre d'accepter de devenir après sa mort titulaire du siège primortial. Mais il n'avait pu arriver jusqu'à Iveragh, où résidait Malachie, et il était mort au monastère d'Ardpatrick, au comté de Limerick. S. Bernard affirme qu'il avait fait alors « une sorte de testament » — *fecit quasi testamentum* — pour désigner Malachie comme son successeur. Mais immédiatement après la mort de Cellach, son plus proche cousin, Muirchertach, se fit installer dans « l'héritage de Patrick », en pleine conformité avec la tradition irlandaise. Malachie n'osa protester durant trois ans, de peur

de soulever un conflit. Mais en 1132, Malchus (Mael Isu de Lismore) et le légat du pape, Gilla Epscuip de Limerick, ne pouvant plus tolérer « l'adultère de l'Eglise et le déshonneur du Christ », dit saint Bernard, convoquèrent les évêques et princes du pays et vinrent trouver Malachie, dans la pensée de recourir à la force. A leurs instances il opposa mille objections : la difficulté de l'entreprise, la puissance du clan Sinaig, qui, depuis plus de 200 ans regardait Armagh comme son héritage et son absolue répugnance à ce que le sang fût versé, dans sa cause. Enfin, il déclara qu'il avait déjà une « épouse », l'Eglise de Down-Connor, dont il était évêque. Il ne pouvait donc en accepter une autre.

Mais l'assemblée se montra si pressante en sens contraire, en le menaçant d'anathème, s'il refusait, qu'il finit par dire : « Vous me menez à la mort, et j'obéis dans l'espoir du martyre, mais qu'il soit bien entendu que lorsque tout sera mis dans l'état que vous désirez, vous me laisserez revenir à ma première épouse et amie, à la pauvreté, à laquelle vous m'enlevez, et que vous me remplacerez à Armagh. »

Malachie évita donc tout conflit direct avec Muirchertach, se bornant à exercer les fonctions épiscopales, en dehors de la ville d'Armagh. Quand l'intrus fut mort en 1134, le clan Sinaig s'empressa de lui donner un successeur, qui fut un frère de Cellach, Niall. Malachie fut enclin à s'opposer à celui-ci davantage qu'à son prédécesseur, mais l'histoire des trois années suivantes reste obscure. Il semble que Malachie ait été soutenu par le roi d'Oriel, tandis que le roi de Cenel se déclarait pour le clan Sinaig. La guerre civile battait son plein. Et tout cela jette un jour curieux sur la vie chrétienne irlandaise, au XII^e^ siècle. Nul doute que Malachie ait incarné l'esprit réformiste. Finalement, Niall renonça à la compétition. Malachie désormais vainqueur, résigna son siège d'Armagh, en faveur de Gilla Meic Liac, qui avait été durant seize ans abbé de l'ancien monastère de Derry. Ce personnage devait régir l'Eglise d'Armagh, en paix, jusqu'à sa mort en 1175. Du coup, les prétentions du clan Sinaig à la possession héréditaire du siècle furent détruites. La réforme était faite.

Quant à Malachie, qui avait encore 11 ans à vivre, il revint à son siège de Down, dans l'Ulster de l'est, et fit nommer un titulaire à Connor. A Down, son séjour favori était le monastère de Bangor, qu'il avait de nouveau reconstitué, car il avait été anéanti par les troubles de 1127. Il désirait, on l'a vu, se plonger dans la prière, le silence et la contemplation, mais, dit S. Bernard, tout le monde venait à lui, nobles et magnats, pour lui demander conseil et on lui confiait sans cesse de nouvelles affaires à remettre en ordre. On le considérait évidemment comme un autre Patrick, c'est-à-dire comme la figure dominante de l'Eglise d'Irlande. Les rois — il y en avait plusieurs en Irlande — et les évêques, en un mot tout le monde le consultait.

Ce fut alors qu'il conçut la pensée d'aller soumettre à Rome tant d'affaires dont il était obsédé. Son premier voyage à Rome se place en 1139, deux ans après qu'il eut résigné le siège d'Armagh. Il lui semblait que Rome devait, par l'octroi du *pallium*, auquel on attachait alors une si grande importance, préciser les droits des siècles épiscopaux irlandais. Selon lui, Armagh devait être placé au-dessus de tous, car il avait la tradition pour lui et était considéré comme siège primatial, sans toutefois que Rome se fût prononcée sur ce point. En outre, il y avait un siège archiépiscopal à Cashel, établi par Cellach, mais subordonné à Armagh. Malachie désirait aussi le pallium pour ce siège.

C'était à cette époque un voyage de longue haleine que d'aller d'Irlande à Rome. Malachie passa par l'Ecosse, descendit ensuite à York, et se rendit en France. Ce fut alors qu'il voulut voir Bernard à Clairvaux, probablement pour obtenir de lui une intercession auprès du pape Innocent II. Enfin, il arriva à Rome en 1140. Innocent II lui témoigna sa confiance en le nommant légat pontifical pour l'Irlande. Quant aux palliums, il lui conseilla de réunir d'abord un concile national d'Irlande, qui ferait la demande du pallium, pour les sujets jugés dignes de cet honneur. Sur quoi, Innocent II prenant sa propre mitre, la posa sur la tête de Malachie et lui donna aussi son étole et son manipule, puis il l'embrassa et lui donna congé.

A son retour, Malachie repassa par Clairvaux. Et il laissa dans ce monastère fameux quatre de ses compagnons pour y recevoir les leçons de Bernard et être admis comme moines, si on les jugeait dignes. Quand Malachie fut revenu en Irlande, il envoya à Clairvaux d'autres candidats, et quand ils eurent été formés durant un temps, à Clairvaux, ils reçurent comme abbé l'un d'entre eux, frère Christian — Gilla Crist Ua Con Doirche — et ils allèrent fonder en Irlande la première abbaye cistercienne de l'île. On peut donc considérer Malachie comme le père de la vie cistercienne en Irlande. D'autant plus que les vocations, sous son impulsion se multiplièrent si rapidement, que la première abbaye créée ainsi à Mellifont, près de Drogheda, eut bientôt, en Irlande même, cinq filiales. S. Bernard atteste que Malachie l'avait prédit. Il le considère, en effet, comme un vrai prophète, et c'est ce qui a fait dire que s'il avait connu de lui une prophétie concernant la liste des papes, il en aurait sûrement parlé.

Au cours de ce même voyage à Rome, Malachie avait visité aussi le célèbre monastère d'Arrouaise, en Flandre. Il semble qu'il y ait laissé également quelques-uns de ses compagnons, pour s'y instruire de la règle des Chanoines réguliers de S. Augustin.

Dans la suite, en sa qualité de légat pontifical, il recommanda que la plupart des clercs attachés aux églises cathédrales — y compris sa propre communauté de Bangor — fussent affiliés à la règle de ces Chanoines réguliers d'Arrouaise, en sorte qu'il doit être aussi considéré comme l'introducteur en Irlande des Chanoines réguliers.

Durant 8 ans, de 1140 à 1148 — Malachie exerça les fonctions de légat du pape en Irlande, présidant les conciles, instituant des réformes et imposant partout la règle romaine, honoré du reste comme un saint, un homme à miracles, un grand ami de la pauvreté. Il allait toujours à pied, et S. Bernard oppose son exemple au faste qu'il remarquait chez tant de hauts dignitaires ecclésiastiques, sur le continent.

Nous arrivons ainsi à l'année 1148, celle de sa

mort. Le pape était alors Eugène III, disciple de S. Bernard. Malachie, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Rome, réunit un concile national à Inis Phatraic — une île au large de Skerries, au comté de Dublin. Il y fut traité de la question des palliums à obtenir de Rome. Après le concile, Malachie partit donc pour Rome, avec les conclusions du concile. Et ce fut au cours de ce second voyage bien avant d'arriver à Rome, qu'il tomba malade et mourut à Clairvaux, entouré de Bernard et de tous ses moines.

Dans la biographie qu'il lui a consacrée, Bernard rapporte de nombreux miracles qui lui étaient attribués et plusieurs songes de nature prophétique. Mais il conclut :

« Le premier et le plus grand miracle de Malachie ce fut lui-même, car sans parler de son être intérieur (dont la beauté et la pureté sont suffisamment manifestes dans toute sa vie), il savait se comporter même au dehors... de manière à ne jamais offenser personne... En Malachie qui donc, même en l'observant aussi attentivement que possible, découvrit jamais la moindre parole, le moindre geste inutile ?... Tout en lui était soumis à discipline, tout était signe de vertu, tout était tout était règle de perfection... »

Un tel homme méritait d'être plus connu et admiré qu'il ne l'est. Et c'est pourquoi, nous y avons insisté ici. La gloire de Malachie est l'une de celles qui ne peuvent se flétrir. Digne imitateur de Patrick, il est l'honneur de l'Irlande chrétienne.

XI

A Formose

Pour terminer cette causerie, je voudrais parler de l'intéressante notice du P. Rondeau, de la mission catholique de Hwalien, à Formose. Mais je voudrais signaler aussi les notes si instructives de Mgr Vérineux, en cours de publication, dans le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, à Hong-Kong, numéros de novembre et suivants, sous le titre « *Les Aborigènes de Formose* ».

Formose — au nom charmant — se nomme en chinois *Taïwan*, qui veut dire « la baie aux terrasses ». En effet une chaîne centrale de 4.000 m., s'y abaisse, par terrasses successives, jusqu'à la mer. L'île est quatre fois grande comme la Corse — 36.000 km². La population y était de 6 millions, avant la guerre. Depuis que le gouvernement nationaliste chinois s'y est réfugié, elle est de 10 millions. Sur ce nombre, les « aborigènes » ne sont que 150.000. La mission de Hwalien s'occupe surtout de ces derniers. Elle occupe la côte sud-est de l'île. Jusqu'à 1952, cette mission était comme déshéritée. Mais en octobre 1951, Mgr André Vérineux, ex-vicaire apostolique de Moukden, puis évêque de Yingkow, en Mandchourie, fit le voyage de Formose, pour y rencontrer le P. Boschet, auquel il avait, trois ans plus tôt, confié l'exode de ses séminaristes, avant l'arrivée des communistes à Moukden. D'étape en étape, le P. Boschet était venu s'installer à Formose. Quelques religieuses avaient poussé une pointe jusqu'à Hwalien, situé sur le côté opposé. Mgr Vérineux, accompagné du P. Boschet voulut rendre visite à cette communauté et arriva juste à Hwalien après un tremblement de terre qui venait de raser la ville. « Pourquoi ne viendrais-je pas m'installer ici ? » dit alors Mgr Vérineux au P. Boschet. Aussitôt de retour à Hong-Kong, il s'offrit à l'internonce, Mgr Riberi, pour reprendre du service dans ce « *no man's land* ».

Justement l'internonce songeait à créer là une mission nouvelle. Dans l'intervalle des démarches à Rome, Mgr Vérineux revint en France, pour le voyage dit « de repos ». Le 7 août 1952, il était nommé administrateur apostolique de Hwalien et il y faisait son entrée le 17 mars 1953. La grosse difficulté était de parler non le chinois que ses cinq missionnaires connaissaient, mais « l'amitsu », langue inconnue même du Larousse. En juin 1953, ils sont donc cinq : un évêque, trois prêtres des Missions étrangères, et un prêtre chinois. Et le succès, que nous avons déjà décrit ici-même, s'affirma sans tarder, à un degré tel qu'on ne peut parler comme au Ruanda, que d'une *épopée missionnaire.*

En Chine, on faisait, dit le P. Rondeau, de la pêche à la ligne, « heureux de cueillir chaque année une gerbe de 10, 30, 50 baptêmes ». A Hwalien, en quatre ans, on a vu surgir de magnifiques chrétientés. En 1953, par un seul catholique. Depuis lors, on vit dans une expansion continuelle. Les chiffres qu'on peut donner ne sont jamais à jour, parce qu'ils ne cessent de grossir : le nombre des catéchumènes, des baptisés, des missionnaires, des catéchistes, des districts, des nouvelles stations, des églises construites ou en voie de construction ou enfin en projet, ne cesse de s'accroître. C'est ainsi que le nombre des stations qui fut de 4 au début, puisqu'on n'avait que 4 prêtres et un évêque, passa à 23 en 1954 ; à 134 en 1955 ; à 200 en 1956 et à 324 en 1957 ! Et ce ne sont pas les missionnaires qui s'épuisent à la poursuite des brebis, ce sont les brebis qui courent au-devant des missionnaires, qui insistent, qui se font inscrire, qui réclament ou des catéchistes ou des missionnaires !

En résumé : dans toute l'île de Formose, en 1947, 15 missionnaires, 10.000 catholiques, sur 6 millions d'habitants. En 1957, plus de 400 missionnaires, 100.000 baptisés, 50.000 catéchumènes sur 10 millions d'habitants. Il y a beaucoup de travail à faire, et ceux qui attendent des missionnaires sont des réfugiés chinois, des Taïwanais, les Amitsu, les Taroko, les Bunun, les Yami, les Paiwan, etc. — Immenses espérances ! Que nos confrères de là-bas sachent que nous admirons leur effort, que nous applaudissons à leurs succès et que nous désirons y prendre part au moins par nos prières.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

La lumière dans les ténèbres (Collection de La Pierre-qui-vire). — 240 p. (14×19), 840 f. — Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

Ce livre est un recueil de morceaux extraits des écrits d'auteurs spirituels français du XVII^e^ siècle. Ils ont été choisis, et accompagnés de notes (reléguées, hélas! à la fin du volume et de ce chef pratiquement inutiles), par des moines de **La Pierre-qui-vire. Ils** ont retenu 27 noms. L'abbé Cognet les présente dans une introduction historique et doctrinale et dans une autre série de notes biobibliographiques brèves, placées, selon l'ordre alphabétique des auteurs, à la fin du livre.

Ces morceaux choisis ont été découpés en 126 fragments, qui vont de quelques lignes à quelques pages. Ils sont répartis suivant un ordre doctrinal qui suit la marche d'une âme engagée dans la vie spirituelle depuis ses débuts jusqu'à l'entrée dans la contemplation. En conclusion, on donne la « Méthode pour passer la journée en oraison », rédigée par Bossuet et telle que l'a conservée le P. de Caussade.

Le but a été de fournir un livre utilisable pour la lecture spirituelle.

On est surpris d'y trouver un nombre important de citations d'auteurs jansénistes et quiétistes (y compris Mme Guyon), et des extraits d'ouvrages mis à l'Index, sans que, pour ces derniers le lecteur en soit averti. Les compilateurs nous disent qu'ils l'ont fait « sans vergogne » et qu'ils n'ont eu « aucun scrupule à choisir, où qu'ils se trouvent, des textes dont précisément l'orthodoxie est parfaite ». Nous pensons qu'il eût été indispensable de présenter les auteurs et les livres pour ce qu'ils sont réellement aux yeux de l'Eglise. Nous regrettons aussi que, dans la petite notice, consacrée aux auteurs cités et placée à la fin du livre, la formule « il mourut saintement » ou « en odeur de sainteté » « entouré de la vénération générale », employée 4 fois, soit réservée exclusivement à des personnages jansénistes, quiétistes, ou gratifiés d'une mise à l'Index.

Le volume est fort bien édité, avec cinq héliogravures très artistiques. Il paraît avec Imprimatur.

Gaétan BERNOVILLE. — **Les Sœurs de Rillé.** — In-12 de 244 p., 690 f. — Paris, Grasset, 1957.

Les Sœurs de Rillé, ou religieuses adoratrices de la Justice de Dieu, forment une Congrégation bretonne, enseignante et hospitalière, fondée comme tant d'autres au début du XIX^e^ siècle pour réparer les ruines accumulées par la Révolution. Leur fondateur est l'abbé Le Taillandier, né en 1788 à Fougères. La fondatrice est Anne Boivent, en religion Mère Thérèse, née en 1787. Après des débuts obscurs, la congrégation prit forme surtout à partir de 1833, date à laquelle un saint religieux jésuite de Laval suggéra au fondateur le projet d'une Société de religieuses Victimes de la Justice de Dieu. On acheta alors à l'abbé Jean-Marie de La Mennais, frère de l'écrivain, une ancienne abbaye à Rillé, quartier de Fougères, qui devint la Maison-Mère de la congrégation.

Tout ceci, ainsi que la rédaction des Constitutions, n'alla pas sans de grandes difficultés matérielles et morales, parfois dramatiques. Bientôt l'Institut prospéra ; à la mort du fondateur, 78 établissements étaient fondés (1870) ; la fondatrice mourut en 1865. Après avoir raconté tous ces événements en détail avec le talent qu'on lui connaît, l'auteur décrit la spiritualité de l'Institut : les religieuses victimes ne considèrent pas la Justice de Dieu avec effroi mais avec amour, et doivent parler une vie intérieure intense au cours de leur apostolat.

Ensuite, l'auteur esquisse l'expansion de la congrégation (près d'un millier de Sœurs, et 140 établissements actuellement, presque tous en France) ; il débute cette partie par le récit de l'apparition de Pontmain, à laquelle les Sœurs furent étroitement intéressées. Enfin, dans une partie intitulée « journal de mon voyage au pays de Rillé », il décrit les principales maisons qu'il a visitées.

Tous ceux qui connaissent les Sœurs de Rillé et tous ceux qui aiment l'histoire des congrégations locales, gagneront à lire ces pages.

F. ANSELME. — Saint Jean-Baptiste de La Salle. Textes choisis. — 190 p. (12×17,5), 48 f. belges. — Namur, Editions du Soleil Levant, 1957.

Ce volume fait partie de la collection « Les écrits des Saints ». Comme ses prédécesseurs, il donne d'abord une brève biographie et énumère les œuvres écrites du Saint. Il reproduit ensuite des extraits de celles-ci.

C'est d'abord le texte abrégé des *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* (p. 17-81) où plus d'un trait rappelle les fameux *Examens* de M. Tronson. Ensuite viennent seize *Méditations à l'usage de toutes les personnes qui s'appliquent à l'éducation de la jeunesse* (p. 83-154) ; elles avaient été composées pour une retraite des Frères des Ecoles Chrétiennes : ces méditations sont uniformément présentées en trois points, où les considérations sont suivies d'indications sur ce qu'il convient de demander à Dieu. Sous ce titre : *Traité de la prière*, on nous donne enfin un extrait d'un livre intitulé : « *Les devoirs d'un chrétien envers Dieu et des moyens de pouvoir bien s'en acquitter* » ; c'est un bref « traité de la prière », de sa nature, de sa nécessité, de ses avantages, de ses conditions, etc. (p. 157-187).

La doctrine est présentée, dans ces ouvrages, avec simplicité, un grand sens pratique et une connaissance de la vie spirituelle bien digne du Saint. Un style savoureux, qui se rapproche plus de celui de la première moitié du XVII^e^ siècle que de celui de la seconde (à laquelle appartenait S. J.-B. (1651-1719), ajoute son charme aux qualités de fond que nous venons de signaler.

Frère IGNACE. Mariste. — **La vie d'un grand organisateur : le Révérend Frère Louis-Marie.** — Editions Marie-Médiatrice, Genval (Belgique), 1955.

On sait que l'Institut des Frères Maristes, affilié à la Congrégation des Pères Maristes, est consacré à l'enseignement. Il fut fondé en 1817 par l'abbé Champagnat. Le Frère Louis-Marie en fut Supérieur général de 1860 à 1879.

Il s'appelait de son nom de famille Pierre-Alexis Labrosse, et était né en 1810 dans un hameau du même nom de Labrosse, dans le Rhône. Après deux années de très bonnes études au Grand Séminaire de Lyon, il entra dans l'Institut du P. Champagnat à l'étonnement et au regret de tous ceux qui le connaissaient. On aime à voir dans cette décision inexplicable une intervention de la Ste Vierge Marie. Après avoir prononcé ses vœux de religion en 1832, il fut d'abord professeur, puis conseiller du premier Supérieur Général qui succéda au fondateur. Il était donc tout préparé à diriger lui-même l'Institut.

Sous sa direction, celui-ci se développa considérablement, en Europe et en pays de missions. L'auteur de ce volume résume les étapes de ce développement, donne des extraits des circulaires de Frère Supérieur, décrit ses qualités de commandement et ses vertus religieuses : humilité, ferveur, etc. et termine par le récit de sa mort subite (apoplexie).

Cette biographie nous offre un bel exemple de vie toute consacrée au service de Dieu. Elle plaira surtout à tous ceux qui connaissent les Pères et les Frères Maristes.

Père DE FOUCAULD et abbé HUVELIN. — **Correspondance inédite.** — VI+310 p. (14×20), 935 f. — Paris, Desclée, 1957.

L'abbé Huvelin, qui fut le directeur du P. de Foucauld, avait conservé les lettres de son dirigé. Il les confia par testament, à un ami, le comte de Richemont. Les héritiers de celui-ci les publient dans ce livre. Ils y ont joint les réponses de l'abbé Huvelin, que de son côté le P. de Foucauld avait précieusement gardées et léguées aux Pères Blancs et dont ceux-ci autorisent la publication. Il est possible que quelques lettres aient été égarées. Telles qu'elles sont elles constituent un document important. M. l'abbé Six a replacé ces pièces dans leur ordre chronologique et les a accompagnées de notes explicatives, principalement historiques, et y a joint trois tables : celle des noms propres, celle des thèmes abordés dans les lettres et la table des matières. De plus, S. Em. le Cardinal Feltin, dans une belle préface, dégage les lignes maîtresses des rapports spirituels entre le directeur et le dirigé et souligne le profit que bien des âmes retireront de la lecture de cet ouvrage.

Un tel livre rencontrera un accueil empressé, non seulement chez les héritiers directs du « petit frère universel », mais aussi chez tant de chrétiens, de religieux et de prêtres qui ont trouvé dans son exemple, dans ses écrits antérieurement publiés et dans son intercession, lumière et réconfort pour leur propre vie spirituelle et pour leur apostolat.

Mère CATHERINE THOMAS. — **Au Sommet du Carmel. . Histoire d'une carmélite américaine.** Traduit par l'abbé L. Brevet. — 253 p. (13×19), 780 f. — Mulhouse, Edit. Salvator, 1957.

Ce livre nous initie avec humour aux vicissitudes et aux mystères d'une vocation contemplative. L'auteur a écrit par obéissance. Elle nous raconte son enfance, sa vie de famille, ses études, ses emplois, les distractions de sa vie mondaine, les circonstances dans lesquelles fut entendu l'appel divin, les difficultés, surtout familiales qu'il fallut surmonter pour y répondre, les émerveillements du postulat, du noviciat, des usages religieux, etc. Elle explique ensuite en quoi consiste l'essentiel de la vie contemplative, son but, son utilité sociale et universelle, pourquoi l'Eglise catholique maintient sa nécessité et même sa primauté par rapport à la vie religieuse active, comment dans la pauvreté, la chasteté, l'obéissance acceptées par amour pour Jésus et pour les âmes qu'il veut sauver, la carmélite, unie à la volonté de Dieu, trouve dès ici-bas la joie et la paix.

Rempli de détails biographiques fort amusants, écrit dans un style spontané, égayé par huit pages hors-texte, ce livre captivera les jeunes lectrices, toujours curieuses de savoir ce que leur cachent les grilles des Ordres contemplatifs. Les lecteurs plus réfléchis y trouveront bien des motifs d'admirer, de rectifier certains jugements superficiels et de se poser quelques questions sérieuses sur l'emploi qu'ils font de leur propre vie en la comparant à celle que, pour expier leurs fautes, d'humbles femmes inconnues et innocentes mènent entre les grands murs d'un Carmel.

Chanoine GUELLUY, etc. — **Le prêtre éducateur des adultes.** — In-8 de 144 p., 380 f. — Paris, Ed. Béatrice-Nauwelaerts, 1956.

Recueil de 5 conférences adressées à des prêtres belges, auxquelles est ajouté un article de revue. Les deux premiers exposés s'en tiennent aux principes. Ils rappellent l'aspect eschatologique du message chrétien, le rôle du prophétisme dans l'Eglise, les conséquences qui en résultent pour le prêtre. Les trois autres entrent davantage dans le détail, et montrent comment le curé, dans sa prédication, doit proposer un christianisme vivant ; comment il faut parler aux époux chrétiens ; comment le prêtre doit se comporter dans les œuvres paroissiales. L'article final décrit « ce que les laïcs demandent à la parole du prêtre. »

Ces pages riches et concrètes aideront nos confrères à approfondir leur zèle apostolique et ils y trouveront d'excellents conseils pratiques. Toutefois on pourrait désirer çà et là plus de lumière dans la doctrine (cf. p. 55 à 60, sur l'humanisme chrétien) ou plus de précisions dans les formules (p. 89-91 sur le rôle de la casuistique, p. 104 sur l'amour humain).

Chanoine Jacques LECLERCQ. — **Vivre chrétiennement notre temps.** — In-8 de 144 p. — Paris, Casterman, 1957.

Recueil de 6 essais, sur la sainteté et le temporel, la sainteté des laïcs, la dimension sociale de la morale, la réalité chrétienne. l'amour chrétien, la contemplation et l'action. L'A. y réfléchit sur les conditions modernes de la vie chrétienne. Les laïcs, dit-il notamment, sont plus que jadis invités à se sanctifier dans leur état ; les chrétiens ont le devoir strict d'agir sur le plan social pour faciliter ainsi aux citoyens la pratique de la vertu ; les institutions ecclésiastiques sont au service de la grâce dans les âmes ; la contemplation ne doit pas être égoïste.

Ces pages vigoureuses, personnelles, se lisent avec intérêt. Les théologiens et les fidèles cultivés y trouveront matière à réflexion et un encouragement à vivre à fond le christianisme. Certains chapitres, par exemple sur les rapports entre la contemplation et l'action, nous semblent mieux équilibrés que d'autres exposés du même auteur.

Mais nous désirerions plus de précisions en maintes affirmations. Ainsi est-il exact de dire que « nous arrivons aujourd'hui seulement à la maturité du christianisme » ? (p. 36), et que « l'apostolat n'est pas spécialement le fait du prêtre, pas plus que le témoignage de la charité » ? (p. 16-17). Classer Ste Catherine de Sienne parmi les « fausses religieuses » sous prétexte qu'elle n'était que tertiaire séculière (p. 27) nous semble erroné. Ce qui est dit des structures et institutions de l'Eglise, p. 83 à 89 est trop peu nuancé (par ex. p. 83 : « les structures ne sont pas l'essentiel de l'Eglise »), etc. Quant à l' « assassinat » de Mgr Seipel (p. 25), qui en réalité est mort de sa belle mort à Pernitz le 2 août 1932, ce n'est évidemment qu'une distraction, assez regrettable, il est vrai, quand il s'agit d'apporter une « preuve » en faveur d'une thèse.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 februarii 1958
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)